

l'action socialiste par la paix

Il y a trois ans, dans la série
des conférences que j'ai faites dans
l'Amérique latine j'ai beaucoup insisté
sur la nécessité du maintien de la paix
pour le développement des intérêts américains.
d'Europe voulant d'être secouée par la Guerre
d'Agadir, et l'expédition de l'Italie en
Tripolitaine faisant prévoir de nombreux
troubles et de nombreux échauffemets. Je me
permets de dire à mes auditeurs avec
une pleine certitude qu'en conséquence de
cavalcade plus que d'autres vos pays,
qui sont des pays neutres, ont les armes de la
paix. Ils ne pensent rien et grandiront
par un perpétuel effort de travailleur
venus des débris il faut que ces travailleurs
puissent coopérer tranquillement, dans

Q les vastes domaines ou sur les chantiers sans que le cadre (au de rivables) nationales échappent les mettent au perte. Voyez quel a été l'effet immédiat de la guerre hispanique : armées, bateaux et armées bateaux sont pris de querelle sur les chantiers. Autant que de main d'œuvre et à peu près, tout ce qu'il y a de navires pour les pays, navires sur lesquels il y a des bateaux pour mettre en valeur d'immenses territoires de population. Si la guerre éclate en Guinée ou même à l'étranger, si l'état de tension se prolonge le crédit se renouvelera nécessairement. Les banques auront besoin de leurs réserves pour parer aux officiels des faits de guerre, autant que pour répondre à la demande de remboursement des emprunts qui se passent sur le crédit fiduciaire. Il y a une nécessité de faire en conclusion que l'autorité américaine devrait, mettant un terme à des rivalités commerciales, s'unir pour faire entendre à l'Europe d'une même voix un avertissement au pouvoir de la part.

J'aurais pu ajouter (mais c'est été sans doute par le bonheur de la circonstance) que dans une grande partie de l'Amérique que le commerce d'asie se compliquerait d'une manière de spéculation et qu'il y ait une brusque arret au même moment feutre des cours et le réveil, une vaste ameute des catastrophes. Tandis à la campagne russe à la ville

Le prix des terrains étaient pourris par l'excès de
la valeur des immeubles montant de prodige subit
des terres dont de chemins de fer projets ou en cours
accrochaient la plus value étaient les compris. Que
le concert des capitaines d'armes c'était l'
dépréciation, c'était la crise, non pas celle
qui crise durable, mais une crise profonde d'activité
reproduisant nécessairement car il y a dans ce pays
de meilleures ressources entre intercalées d'une
exploitation et l'Amérique latine peut vivre en
oublié née au cours car l'Amérique ne
lui manquera pas mais les périodes de dépréciation
l'avaient été dures à traverser. La guerre
de 1870 a eu un effet sur la suite
d'apportent de nouvelles catastrophes. Il maintenait
les pays latins de la Révolution française et le maintien de
directe de que puis est venue la guerre
la partie européenne et couvrir leur population
dépend de la marche normale des affaires du monde.
flurissement des hommes d'état de ce pays, de leur
alors. Vu ces raisons, mais vu des hommes libres
pour nous. Non ne savons pas assez grand
nous n'avons pas assez d'autorité pour demander
de concert à l'Europe, elle se meurt
de nous. Or nous le leur rejoindrons.
non alors elle ne sera pas

4 par d'une parole de paix venue de vous. Sais
l'état présent du monde qui est houle et que le
les forces de guerre et les forces de paix sont en balance
il peut suffire d'un appasint léger pour faire
pendre en effet la balance dans le sens de la paix.

Ainsi bien la démarche commune
de l'agent des Etats et des Etats-Unis
pour essayer de pacifier le Mexique et d'en empêcher
l'intervention armée des Etats-Unis vient de prouver
à l'Amérique latine. Quels que soient les vœux politiques
de cette médiation, elle a certainement accueilli l'autorité
universelle des Etats-Unis à Mexico. Mais l'
durant au plus longtemps l'Europe a été vaincue
l'Amérique latine l'Europe a été vaincue des Etats
d'Europe à l'Europe d'ailleurs. Comme ça a
compris que sa raison même de l'existence
consiste dans l'intérêt des Amériques elles mêmes
considérez. C'est ainsi que l'Europe vient de
partir des Etats-Unis de la cause l'Amérique latine.
Finalement que ses propres aspirations ont dépassé un
on appelle dans ce cas de l'Amérique latine.
la guerre des Etats-Unis a été finalement
par des effets directs et aussi par
des effets indirects qu'il a
pu exister en Amérique latine.

Cela importe peu. C'est peut-être le sujet qui n'a
pas pu être équilibré par l'en pressurant tant les deux faces
avaient à faire et en oppoasant la chose de l'ordre
à celle du feu ou peut-être qu'il s'agit d'appeler à
l'église, mais à cet égards qui est pour
la mort comme pour les individus la cause de
mort de la vie. Ainsi bien les catastrophes que
nous pouvons admettre dans la guerre universelle sont
à l'origine d'un impératif que l'individu soit au lieu
de l'ordre à la mort. Elles mènent ces deux
à leur mort à la mort civile, à la mort de l'église
qui tenuillent toute circulation sociale que
l'église même ne peut pas mettre que de l'église
dans l'appréhension qu'il en est. On est pas pour
ent tout autant que les individus croyaient, mais pour le
bien commun dans les deux cas plus, dans
la grande frisson des horreurs présentées que une le
plus infime parcelle. Tant que c'est que protéger le
catholique contre la mort universelle absurdité de la mort
en est bien sûr qui ne consentirait pas à leur
propre destruction, il se croirait par là sauver.
Les principes de cette épreuve, tant la mort
systématisée de l'ordre que à l'ordre à l'idéal
non seulement à l'au-delà de la mort mais à l'idéal
d'une vie supérieure. Il démontre et il démontre
les ames à l'idée des malheurs du monde
que l'homme réapprend sur
une mort au bout de

8 clair. Cet résultat de la structure sociale de
société; et elle ne prendra forme que lorsque la
société elle-même sera harmonieuse. C'est en me
de cette harmonie sociale que nous
optimiseront la lutte. Mais non va-t-on en
vers le tiers l'harmonie. Non va-t-on pas par
l'action adoucie de rapports avec l'autre,
plus variés et par la compétition quelle dé-
passe réellement l'opposition à la violence. Si
le travailleur va-t-il dépasser de la violence.
on devra chercher une autre méthode plus douce
que de faire à nation sur l'autre. C'est
en elle une puissance de sauvegarde qui n'a
pas intérêt à l'autre. Ce communiqué à l'au-
tore social. Dans la paix affirme, garantis
la révolution sociale, accroît la paix
des masses et faire des forces de l'humanité
n'aurait pas à rougir. C'est le sentiment d'autant
qu'il est nécessaire de ces révoltes et de la bataille de ces
victoires pour arriver au socialisme.

mais elles savent aussi (et c'est par la cause que
l'opposition à l'autre des partis socialistes français ont
électoral n'ont pas dans la cause de la paix n'ont pas
rien de commun en rien dans la cause de la paix n'ont pas
pas de la paix dans la cause de la paix n'ont pas

Q l'honneur s'exprime dans les formes générales et inefficaces
c'est un ranci lui-même, brouillé et vraiment disgracieux
On peut même dire que ce qui caractérise la période
actuelle en France c'est le ~~ranci~~ l'intérêt singulier
pour la prolétariat socialiste à l'agitation de
l'opposition nationale. C'est un mouvement inégal
parce qu'il y a une grande partie du monde à
une nation de l'Europe en très bon état à assurer son rôle
qui ne l'invite pas en même temps à assurer celle de la
personne contre toute menace de force. A mesure que
la violence au sein de la révolution grandit il est nécessaire à
peine de faire face aux révoltes militaires à proposer
une forme d'assemblée populaire pour l'unité de la révolution à
une démocratie moderne en vertu de justice sociale
dans une forme culturelle à la fois populaire et élégante.
Ici la partie sociale dans la forme culturelle l'étude
dans la partie sociale dans la forme culturelle l'étude
des problèmes militaires de l'antique des mesures imprudentes
qui favorisaient les révoltes qui venaient d'être imprudentes
mais qui devait encore donner à la nation de
gargantes supérieures de sécurité. Si là la sécurité
d'avoir appeler les forces de police de l'ordre de
donc aussi bien la rôle de main de l'ordre de
retarder l'ordre devant être le rôle de main de l'ordre de
pouvoir super au sur l'autre avec la
convention directe qu'a moi j'aurais préféré
de la vie de l'ordre de l'autorité de l'autre
alors que l'autre

10 défenseurs de la loi de l'ordre. Il n'y a pas d'organisations
pas de cantonner l'épuisement de l'ordre et de délit de
qui échappe le grand organisme d'une nation
que nous n'en sommes pas. Il y a des forces vives de
la pensée nouvelle de l'idéal nouveau. Il y a des hommes
en même temps un plaisir collectif et héritage
modèle l'idée de l'utilité unilatérale des
drapeaux nationaux sur les conditions mêmes des
vie moderne. Le jeu auquel nous jouons dans
se rendent compte de cet état d'appartenance
et se préoccupent en tant que cercle à l'organisation d'
la nation armée) ils ayant soutenu par
l'union invincible.

De même que l'organisation sociale a aspect au
plan précis d'organisation unilatérale et appelle
un plan précis de coordination des fonctionnelles
et le sens des organisations unilatérales et appelle
la volonté de paix cette paix dont l'on ne
savait pas quelle était cette paix dont l'on
de l'autre côté internationale pourtant
savait vaincire si on ne savait pas de quel plan l'
était vaincible. C'est à dire
de droit social et l'autorité de décision : c'est à dire
basé sur une forme de la violence et ces formes de
violence sont celles qui favorisent l'ordre et le
renforcement de ce de faire faire la force
dans la cavalerie qui est cavalières

Il les rendraient d'inspiration d'une haute piété
d'alors à vendre que les partisans de nos amis
qui ont subi les violences de la bourgeoisie soient
dotés de garanties de liberté d'institation d'autonomie
qui leur permettent de se développer de peur que l'affaire
relax leur propre faveur sans qu'il soit nécessaire d'
renoncer à la paix par la force. Les codes généraux
par la force. Ils n'admettent pas que la paix soit
suite des années si l'Europe suit-elle Cela dirait
peut-être être pacifique, mais ce n'est pas une
des moyens de renouvellement et de révolution. Cela dirait
peut-être vaincu avec le caractère de révolution de la
civilisation et l'état politique du monde. Soit
démocratique et une grande force navale qui
lauront même aux prochaines nations des
solutions nouvelles. Cela dirait l'opposition
et progressif affaibli par l'antidote aux lettres
et en plus j'aurai fait recours à la violence; et
à un appelle à la démission anglaise l'Angleterre n'a
que pour la démission anglaise l'Angleterre n'a
pas l'assurance de la sécurité de son territoire en un
système national et de la continuité en un
tel système une régence. Il lui a suffi pour
obtenir cette sécurité l'Angleterre, d'établir une

12 action continue au Danemark anglais. Que
la démocratie se développe en Russie, et le
peuple finlandais a' dessever sa trajectoire
aujourd'hui sera retaller; (à l' Islande)
retrouvant sa pleine autonomie dans la
grande liberté communale demandée par
nous qui de rester associé à l'empire de
des peuples nous devons un temps lib. Que
l'entière démocratie se réalise en Russie et
ailleurs en Autrich-Hongrie. C'est l'heure d'
adopter la mortagne de la Russie impériale et
d'arriver la mortagne de la Russie Révolutionnaire et
de la Croatie sans révoltes sans une révolution
qui dégénère sur les autres sans
que l'appel aux armes soit un plaisir. La direction
de l'effort socialiste, dans le monde entier est
unie - nette. On peut dire que cette attitude que
la - est la solution des difficultés actuelles - sans
pétent que l'Europe et qu'il n'est que là. de
plus (nationalistes) de Hongrie le plus chauvin
et réactionnaire puisqu'ils proclament qu'ils
se vendent en Autriche car prend l'initiative

Il de le pays qui est un véritable ancien prévôché,
et que c'est uniquement dans une paix réunie qu'il
est devenue la loi de leur pays mais que si ce
ne dépend pas d'eux si l'alliance ne prend
pas l'initiative d'une apétitio, la guerre passera
les frontières et les deux nations sans effe-
tre la guerre de l'ancien régime sera partie
finale pour l'abandon et l'envie d'un pays avant
l'an d'aujourd'hui date du 6/10/16. Le résultat d'
une telle coalition ne convient qu'à la cause
de la paix et de l'ordre mondial seul en
valeur.

Notre deuxième privilégié est de servir
c'est que l'Europe peut et doit maintenir son expansion
économique à travers l'ensemble sans faire affirmer
à l'indépendance des Etats sans violer la population
du pays la communauté comme l'équité. Parce que
le Turc qui a été mis au poste par
un attentat. Cela mettra aux portes de
l'Asie mineure le vivable
lors de l'étude de l'Asie mineure de nombreux
aspects de gouvernement européen.
on essaiera de démontrer le droit que l'on
peut faire et comment au Cing
carrière la formation d'un grand apociné
qui cherche à s'adapter aux

(14)

Il convient de se faire une idée du marché moderne. C'est
avoir un formidable contact entre les industries
européennes. Ainsi que l'a démontré
le plus connu et appuyé pour le capital, c'est
que c'est de dépenses c'est de consommation c'est
d'assurance. Il est donc moins de parat que
malaise de l'autre côté à une telle
lente évolution économique et de développement
ou sur le plan des relations d'affaires.
sous le contrôle sans le contrôle. Mais si
cette lâche est plus difficile elle est plus
grave et plus fâcheuse. C'est être la première
à utiliser celle-ci du côté de l'industrie. Si
le travail à plus d'un quartier que le gouvernement
le plus métropolitain i effraie de plus en plus
l'industrie de la vente de marchandises.
J'en suis venu à cette conclusion au cours
des dernières années entre la domination
de certains groupes de personnes et
la révolution industrielle dans
les dernières années. C'est dans
ce contexte qu'il faut voir l'expansion de
l'industrie française et l'importance
de l'industrie française dans le monde.
C'est pour ce pays multiplier sa surface

Il le mieux est, et c'est le bonheur régul
proposé par la socialité, de n'importe une
entente des peuples européens pour une
libre association des effets industriels, commerciaux
et financiers qui tendent à un meilleur
aménagement de la planète. Des députés
exclusifs non de monopole : mais aux coûts réels
qui doivent provenir notamment d'un effet
pour l'entente proportionnel à son effet
réel à la forme de l'entente, à la forme de
l'entreprise. Il pourra y avoir lors-là un tel
pour les parties intéressées s'il leur s'applique cette
régulation : mais c'est tout au contraire qu'il existe
l'entente dirigée par un prince. Si dans
le cas où il sera fait de certaines lois
la protection n'a pas lieu que à l'acte
du fonctionnement de production. Si
les lois vieilles et anciennes de production
même que la démocratie la capitale ne

16 a des ressources de saplings du faub.
de continuer où rendent mobile et une autre
la solution de leur des problèmes. Au fond,
l'orgueil et l'égoïsme devient le principal
plus que l'intérêt. Ses certains règles d'équité
le intérêt se peuvent accompagner et il y a
une limite volonté à leur pertinacité parce
qu'il a une limite à leur impatience n'est
au contraire l'orgueil de domination est
inhabituel, et l'effet du socialisme est
de l'éliminer des choses humaines.

On va par la continuité et alors il
devient nécessaire que soit au niveau
du travail et au niveau de la famille et
l'autre et négociation. La continuité et celle
l'acte d'opposition et acte d'apartheid
n'ont pas pour cause l'acte d'opposition de ces deux
st. c'est là sans doute la raison de certain
dans propre. Il apparaît de plus en plus
comme le collectif universel, si l'on aime
meilleur, comme C'est la ligne de solutions
la taille de la déme arabe

Il y a des raisons pour lesquelles il n'y a pas d'indication
C'est qu'il n'y a pas de coordonnées fixe
dans lesquelles il devrait se situer. Cet élément
peut être pris dans un sens déterminé, mais il peut
aussi être pris dans un autre, et en lieu de point
de vue socialiste, il peut être pris dans un autre.
Son effet peut conduire au résultat
socialiste. Mais il y a aussi l'assurance que
sa marche dans cette direction sera très grande.
Il se passe, et l'autre est le résultat de la marche
vers le communisme. L'impossibilité de
pénétrer dans le système socialiste, le système
capitaliste, nécessite forcément la victoire de la
partie communiste. La partie socialiste a grandi
lors de cette révolution. La partie communiste
peut être multe. On pourra alors
que la partie de gauche travaille avec
à la réalisation de la partie communiste et
l'assurance. On peut se demander
maintenant, que nous avons après la victoire
que nous voulons faire de la partie communiste.

18 de parti radical est de son rôdeur capable d'interpréter
l'époque ? C. - Il connaît la meilleure section que le
parti radical aille au-delà de sa propre programmaⁿ?
Par le moyen des voix. Il a à cœur de dire qu'il
ne demande pas radicaux pour les secteurs à faire
que d'appliquer leur programme à tout. Il faut que
ce moyen soit le plus clair et fort variable
par l'usage alors il est vrai : il connaît le mieux
d'abord de renverser la force réactionnaire de
devant le Chaudy par le vote radical, et
radical et de radicaux le radical est sans
doute l'acclamé le vainqueur de la gauche
par un autre le radical au contraire de radical
et en même fait le point vital du rôle a
le côté de deux autres d'autre chose, il a demandé
leur officiation au cours de laquelle il a été établi que
devant le décret de la partie la plus déclarée et
par ces deux formes le plus déclaré et usuel
pour déclarer. Il a vaincu jusqu'à l'usage d'
être certain, et finit de me faire à
la commission de l'assemblée déclarer
de la loi de loi au moins le plus heureux
voulent être alors au contraire et avec les
comme le résultat au delà l'assemblée sans
un système démocratique de déclarer n'est
le centenaire qui est pris

19 l'engagement de l'évêque sera tenu depuis de toute
et va être à faire la bénédiction et à faire les conférences
dictées par des prêtres qui presenteront l'Evangile
sont formées des prêtres étrangers prêtres
qui viennent de l'autre côté il devra faire son indépendance
et son indépendance contre l'autre le nouveau citoyen
saura voir le caractère de paix sans compromis
faire développement de l'indépendance. Il faut qu'il
soit donné pour sujet l'assemblée plénière
comme il sera pour l'assemblée plénière connue même
l'assemblée plénière autant pour l'assemblée plénière
que l'assemblée de la guerre pour les producteurs
et les agriculteurs sans accorder ces deux derniers
et sans nuancer ces deux derniers au dehors
et sans nuancer au dehors. Tous ces deux derniers ne sont pas au dehors
de force de la mort qui abonde et ressource
d'autant de travail et de peine. Mais il
faut venir grandement lumières et chaux
ordinaire et normale et enfin
fauteur au dehors de cette autre province

10 Cet acte fut l'occasion de tendre un
hameau comme son bâton de cité et il a été
son acte et depuis il continue par ce
modèle. Il est appliquée devenu de plus
en plus le centre vivant de la même école
horscne dat l'influence morale sur
l'Europe que par la philosophie) (en s'avançant
peut-être de la paix.

jeux fauves

Coll. Fondation

6 Pages - 5^e

BILS SPÉCIAUX | BERLIN
ADRESSE PARIS (2^e) : 142, Rue Montmartre
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : HUMANITÉ-PARIS
TÉLÉPHONE : GUTENBERG | 02-57
PUBLICITÉ ANNONCES
142, Rue Montmartre, PARIS

UN ARTICLE INÉDIT DE JAURÈS

L'Action Socialiste pour la Paix

C'est un hasard qui fait que nous puissions aujourd'hui publier un article de Jean Jaurès, deux mois après la disparition de notre ami. Ecrit pour une revue étrangère qui disparaît avant d'en faire la publication, il était revenu en la possession de Jaurès, et nous l'avons retrouvé parmi les papiers qu'il a laissés.

Nos lecteurs l'accueilleront avec piété, comme l'une des dernières expressions de la pensée de notre maître disparu. Chez ceux qui étaient nos adversaires, il ne suscite aucun sentiment d'inquiétude. Certes il contient des parties de polemique, au reste courtoise et mesurée, comme elle l'était toujours chez Jaurès, mais l'union réaliste aujourd'hui dans la nation n'en saurait être atteinte, et il suffira de se replacer à l'époque où ces lignes furent tracées pour que nul ne s'en puisse sentir troubé.

C'est, en effet, entre le 2 et le 5 juillet que l'article fut écrit. A cette date, rien ne faisait encore prévoir la brutalité rapide des événements qui allaient déchaîner la guerre sur l'Europe. Cependant les esprits étaient préoccupés et le génie de Jaurès, plus que tout autre, s'efforçait d'envisionner l'avenir, de calculer le devenir du socialisme en face des problèmes qui se posaient. Ce vaste coup d'œil qui permettait à Jaurès de dominer de haut ces problèmes, nos lecteurs vont le retrouver ici. Comme se renouveleraient en eux la conviction du rôle bienfaisant et immense que Jaurès eut joué, pour le bien de la France et de l'Humanité, au milieu des redoutables événements où se débattaient en ce moment les peuples !

Qui donc pourrait médire encore de l'admirable volonté qui faisait rechercher par notre ami les solutions réparatrices du droit ? Quelle flamme d'amour, passionnée pour la France démocratique, pour son règne dans le monde, dans l'affirmation d'aller le sauver de la paix et le souci de l'indépendance nationale !

Et même, si les événements ont pris un cours qui ne se prévoit pas alors, pensez qu'il ne reviendra pas un jour où les nobles volontés qui menaient Jaurès devront animer de nouveau les nations européennes ? Mais pourquoi insister ? Il y a trois mois à peine, Jaurès écrivait :

" Parmi ceux qui protestent le plus contre la criminelle absurdité de la guerre, contre l'épouvante des destructions组织ées, il en est bien peu qui ne consentiraient pas à leur propre disparition s'ils pouvaient par là sauver les peuples de cette épreuve. "

La mort de Jaurès n'a pas sauvé les peuples de l'épreuve ; c'est pourtant servir sa mémoire que de faire entendre encore cette grande voix qui travaille pour la paix jusqu'au dernier souffle, et dont le silence devint un deuil pour le monde.]

L'HUMANITÉ

Il y a trois ans, dans la série des conférences que j'ai faites dans l'Amérique latine, j'ai beaucoup insisté sur la nécessité du maintien de la paix pour le développement des intérêts américains. L'Europe venait d'être secouée par la crise d'Agadir, et l'expédition de l'Italie en Tripolitaine faisait prévoir de nouveaux troubles et de nouveaux ébranlements. Je me permettais de dire à mes auditeurs, avec cette pleine liberté qu'en encourageait leur courtoisie : " Plus que d'autres, vos pays qui sont des pays neufs, ont besoin de la paix. Ils ne peuvent vivre et gravir que par un perpétuel afflux de travailleurs venus du dehors, et il faut que ces travailleurs puissent coopérer tranquillement, dans les vastes domaines ou sur les chantiers, sans que le contre-coup de rivalités nationales exaspérées les mettent aux prises. Voyez quel a été l'effet immédiat de la guerre tripartite : ouvriers italiens et ouvrières turques se sont pris de querelle sur les chantiers. Autant que de main-d'œuvre étrangère, les pays nouveaux ont besoin pour s'outiller, pour mettre en valeur d'immenses territoires de capitaux étrangers. Si la guerre éclate en Europe, ou même si l'état de tension se prolonge, le crédit se resserre nécessairement. Les banques auront bientôt de toutes leurs réserves pour parer aux difficultés des jours de crise, aux paniques, aux demandes de remboursement, et toutes vos entreprises qui reposent sur le crédit flétriront. " Et je me permets de dire, en conclusion, que les Etats de l'Amérique latine devraient, mettant un terme à des rivalités secondaires, s'unir pour faire entendre à l'Europe, d'une même voix, un ardent appel en faveur de la paix.]

Jaurès pu ajouter (mais c'eût été sans doute passer les bornes de la discréption) que dans une grande partie de l'Amérique latine les entreprises d'aventure se compliquaient d'une fièvre de spéculation et qu'un brusque arrêt ou même un ralentissement sensible des concours extérieurs pouvait amener des catastrophes. Partout, à la campagne comme à la ville, les prix des terrains étaient poussés furieusement. La valeur des immeubles montait. Le produit futur des terres dont des chemins de fer projetaient ou espéraient accroître la plus-value était escompté. Que le courant des capitaux s'arrête, c'était la dépréciation, c'était la crise, non pas certes une crise durable, mais une crise profonde. L'activité reprendrait nécessairement, car il y dans ces pays de merveilleuses ressources encore inexploitées et peu exploitées, et l'Amérique latine peut vivre en quelque mesure sur l'avenir, car l'avenir ne lui manquera pas, mais les périodes de dépression pouvaient être dures à traverser. La guerre des Balkans a eu en effet pour la République Argentine de cruelles conséquences. Et maintenant les pays latins de-là savent par une expérience directe de quel prix est pour eux la maintien de la paix européenne, et combien leur prospérité dépend de la paix normale des affaires du monde.]

Plusieurs des hommes d'Etat de ce pays me disaient alors : Vous avez rai-

son, mais vous êtes trop ambitieux pour nous. Nous ne sommes pas assez grands, nous n'avons pas assez d'autorité pour donner des conseils à l'Europe : elle se moquerait de nous. Et moi, je leur répondais : Non certes, elle ne se rirait pas d'une parole de paix venue de vous. Dans l'état présent du monde, qui est trouble et mêlé, les forces de guerre et les forces de paix sont en balance, il peut suffire d'un appui léger pour faire pencher en effet la balance dans le sens de la paix. »

Aussi bien la démarche connaît une de l'Argentine, du Brésil et du Chili intervenant pour essayer de pacifier le Mexique et d'en écarter l'intervention armée des Etats-Unis vient de prouver ce que pourraient par l'union sincère les Etats de l'Amérique latine. Quels que soient les résultats positifs de cette médiation, elle a certainement accru l'autorité morale des trois Etats latins, et peut-être ne me dirait-on plus aujourd'hui à Buenos-Ayres, que l'Amérique latine s'exposerait aux railleries de l'Europe si elle s'avisait de lui donner des conseils de paix. L'Europe d'ailleurs commence à comprendre qu'à raison même de l'enchevêtrement croissant des intérêts, les crises elles-mêmes se compliquent. C'est ainsi que l'Europe vient de pâtrir du contre-coup de la crise économique et financière que ses propres agitations ont déterminée ou aggravée dans les Etats de l'Amérique latine.

La guerre des Balkans aagi sur l'Europe par des effets directs et aussi par le choc en retour des effets qu'elle a produits en Amérique. Le monde est donc préparé, sous les dures leçons de l'expérience, à entendre des conseils de sagesse. Et le Parti socialiste recueille de plus en plus dans tous les pays le bénéfice de son action persévérente en faveur de la paix. C'est à coup sur une des raisons de la victoire remportée aux élections d'avril et de mai par le socialisme français qui a conquis quatre cent mille suffrages nouveaux et porté de 70 à 101 le nombre de ses représentants à la Chambre.]

Ce qui rend cette action socialiste pour la paix émouvante et prenante, c'est quelle met en jeu toutes les forces de la nature humaine, depuis l'instinct élémentaire de conservation en ce qu'il a de légitime et nécessaire jusqu'au plus sublime idéalisme. Certes, les socialistes ont beau jeu à démontrer les horreurs de la guerre moderne, à évoquer des champs balkaniques les meurtres et le typhus qui firent plus que décimer les masses armées. Ils ont beau jeu à prévoir les conséquences horribles qu'aurait une grande guerre européenne mettant aux prises des millions d'hommes et déchaînant des puissances de destruction dont on peut en quelques mesures calculer les effets, les risques d'infection dont les effets sont incalculables. Ils ont beau jeu aussi à dénoncer les charges croissantes de la préparation à la guerre, l'accablement des impôts, la crise périodique des budgets qu'on ne peut équilibrer qu'en pressurant tous les jours davantage le travail et en aggravant la charge de la vie. Et en ce sens on peut dire qu'ils font appel à l'égoïsme, mais à cet égoïsme qui est pour les sociétés comme pour les individus la sauvegarde même de la vie. Aussi bien les catastrophes que provoquaient aujourd'hui la guerre universelle sont si vastes qu'il est impossible que l'individu ne s'oublie pas lui-même à les méditer. Elles menacent si terriblement toute civilisation que l'égoïste même ne peut pas mettre que de l'égoïsme dans l'appréhension qu'il en a. Ce n'est pas pour eux surtout que les individus qui se sauvent les masses de ces vérités et de la liaison de ces vérités qui les amène peu à peu au socialisme.]

Mais elles savent aussi (et c'est par là encore que s'explique le succès du Parti socialiste français aux élections récentes) que ce souci de la paix n'exclut en rien, ni diminue en rien, dans le socialisme, le soif de l'indépendance nationale. Et ce n'est pas, si je puis dire, un souci théorique, s'exprimant en formules générales et inefficaces, c'est un souci très positif, très précis et vraiment organique. On peut presque dire que ce qui caractérise la période actuelle en France c'est l'intérêt que portent les journaux socialistes à commenter une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser. Jamais, depuis le premier jour de la guerre, nous n'avons manqué de faire cette nécessaire distinction. Jouhaux fut notre interprète à tous lorsqu'il l'exprima avec une si profonde émotion le 4 août, devant le cercueil de Jaurès — émotion que M. Barrès déclarait alors partager. Chacun de nous l'a faite depuis chaque jour.

M. Capus prétend que cette distinction « sophisme aujourd'hui », n'aura de sens que lorsque le peuple allemand se sera insurgé contre le kaiser, le jour où il aura prononcé son absolu divorce avec ses propres gouvernements.

Voilà du moins un terrain sur lequel nous nous mettrons facilement d'accord. Comme M. Capus, nous pensons que le peuple allemand ne pourra pleinement répudier toute solidarité dans le crime effroyable de la guerre actuelle qu'en se dissociant des mouvements des armées allemandes s'avançant, maintenant que l'on sait que le principal corps de l'armée du kronprinz s'est retiré, pendant cette nuit, à 40 kilomètres en arrière. Une retraite comme celle-là équivaut à une déroute.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

peut-être, une telle confusion n'a été aussi grande.

En un langage d'ailleurs courtois, M. Alfred Capus discute dans le Figaro mon dernier article. Le spirituel auteur, qui a depuis peu abandonné la comédie à adulterer pour la grande politique, a découvert que les journaux socialistes « commentaient une campagne pour emmer l'opinion française à distinguer entre le peuple allemand et le Kaiser ». Jamais, depuis

</div

I'Humanité

JOURNAL SOCIALISTE

Fondateur : JEAN JAURÉS

UN ARTICLE INÉDIT DE JAURÉS

L'Action Socialiste pour la Paix

II

Voici la seconde partie de l'article de Jaurès sur l'Action Socialiste pour la Paix. Elle n'est pas moins profonde et intéressante que la première. Toute l'analyse sur les principes de droit de la politique internationale est de celles qui devront inspirer non seulement le socialisme, mais les gouvernements et les nations, même dans la période terrible que nous traversons, si nous ne voulons retourner à la barbarie de l'arbitraire, et nous voulons conserver, vivantes en nous pour ainsi dire, les dernières paroles de Jaurès : Le socialisme doit rester le centre vibrant de la démocratie française, dont l'influence morale sur l'Europe sera par là fortifiée, au grand profit de la paix".

Remercions les pays latins d'Amérique et l'Amérique elle-même, d'avoir donné à notre Jaurès l'occasion, recueillie et nous, de se faire entendre une dernière fois.]

L'HUMANITÉ.

De même que le Parti socialiste approuve un plan précis d'organisation militaire, il apporte un plan précis de conduite diplomatique et, si je puis dire, d'organisation de la paix. Affirmer la volonté de paix ne servirait à rien, si l'on ne savait sur quelles bases cette paix doit reposer. Parler de l'arbitrage international pour tous les conflits serait vain si on ne savait pas de quels principes de droit doivent s'inspirer les arbitres. Ce serait le hasard et l'arbitraire des décisions : c'est-à-dire une autre forme de la violence, et les formes de violence les plus brutes ne tarderaient pas à renaitre de ce désordre juridique. Dans le jugement qu'ils portent sur les événements, dans la conduite qu'ils conseillent, les socialistes s'inspirent d'une triple pensée. D'abord ils veulent que les fractions de peuples qui ont subi les violences de la conquête soient dotées de garanties de liberté, d'institutions d'autonomie qui leur permettent de se développer, de penser, d'agir, selon leur propre génie, sans qu'il soit besoin de remanier ou de briser par la force les cadres créés par la force. Ils n'admettent pas que par la suite des années, si longue soit-elle, le droit des peuples puisse être prescrit ; mais ils pensent que les moyens de revendiquer et de réaliser ce droit peuvent varier avec les conditions mêmes de la civilisation et l'état politique du monde. La démocratie est une grande force nouvelle, qui fournit même aux problèmes nationaux des solutions nouvelles. Certes, les Irlandais, opprimés, expropriés, affamés par l'aristocratique Angleterre, ont eu plus d'une fois recours à la violence ; ils ont multiplié « les attentats » ; mais enfin à mesure que grandit la démocratie anglaise, l'Irlande n'a pas besoin pour se libérer de recourir à ce soulèvement national et de se constituer en un Etat politiquement séparé. Il lui a suivi pour obtenir enfin le Home Rule, d'exercer une action continue au Parlement anglais. Que la démocratie se développe en Russie, et les libertés finlandaises seront rétablies ; la Finlande, retrouvant sa pleine autonomie dans la grande liberté commune ne demandera pas mieux que de rester associée à l'immense vie du peuple russe devenu un peuple libre. Que l'entièreté démocratique se réalise en Russie, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, le problème de la Pologne, le problème d'Allemagne, le problème de la Bosnie-Herzégovine et de la Croatie sont résolus sans que les peuples aient été jetés les uns sur les autres, sans qu'appel ait été fait au glaive. La direction de l'effort socialiste dans le monde entier est très nette. On peut dire avec certitude que là est la solution des difficultés politiques qui pèsent sur l'Europe et qu'elle n'est que là. Les plus « nationalistes » des Français, les plus chauvins, le reconnaissent puisqu'ils proclament qu'ils ne veulent en aucun cas prendre l'initiative de la guerre, qu'ils ne méritent aucune « revanche », et que c'est uniquement dans une pensée défensive qu'ils ont demandé la loi de trois ans. Mais quoi ? Si l'on dépend que d'eux, si l'Allemagne ne prend pas l'initiative d'une agression, les années passeront, les générations et les siècles passeront sans que le problème de l'Alsace-Lorraine soit posé. Ce serait donc l'abandon éternel s'il n'y avait pas d'autre solution que la force. Le progrès de la démocratie et du socialisme ouvre seul une issue.

Notre deuxième principe, notre deuxième règle, c'est que l'Europe peut et doit poursuivre son expansion économique à travers le monde sans porter atteinte à l'indépendance des Etats, sans violenter les populations. La sagesse le commande comme l'équité. Partager la Turquie, ce ne sera pas seulement commettre un attentat ; ce sera mettre aux prises dans toute l'étendue de l'Asie-Mineure, les rivalités aiguës des gouvernements européens. Démêler ou essayer de démêler la Chine, ce ne sera pas seulement commettre un crime, arrêter la formation d'un grand organisme qui cherche à s'adapter aux conditions de vie du monde moderne ; ce sera ouvrir un formidable conflit entre les diverses ambitions européennes. A coup sûr le procédé le plus commode en apparence, pour les appétits impatients, c'est de dépecer, c'est de conquérir, c'est d'asservir. Il est ou du moins il paraît plus malaisé de s'astreindre à une longue et lente pénétration économique, et de développer avec tous les peuples des relations d'affaires sans les brutaliser, sans les offenser. Mais si cette tâche est plus difficile, elle est plus haute et plus féconde. Peut-être la pru-

Attaques allemandes

AUTOUR D'ANVERS

dence se mettra-t-elle ici du côté de la justice. Il semble, à plus d'un symbole, que les gouvernements les plus mégalomanes s'affraient du péril d'une trop vaste expansion de puissance. Etendre dans le monde entier sa domination, annexer des territoires, instituer des protectorats, définir des sphères d'influence si strictement closes qu'elles ressemblent à une occupation de conquête, c'est, pour un peuple, multiplier sa surface vulnérable.

Le mieux est, et c'est la troisième règle proposée par les socialistes, de négocier une entente des peuples européens pour une libre association des efforts industriels, commerciaux et financiers qui tendent à un meilleur aménagement de la planète. Pas de protection exclusive, pas de monopole : mais une coopération où chaque groupement national aura une part d'influence proportionnée à son effort réel, à la somme de capitaux, à la somme de travail qu'il est décidé à engager dans l'entreprise. Il pourra y avoir, sur tel ou tel point particulier, difficulté d'appliquer cette règle, mais c'est la précisément qu'interviendra l'arbitrage, dirigé par un principe. Et dans l'ensemble il sera aisé de concilier toutes les préentions et de donner libre jeu à toutes les forces réelles et sincères de production. De même que la démocratie, le capitalisme a des ressources de souplesse, des facilités de combinaison qui rendent possible et même aisée la solution de bien des problèmes. Au fond, l'orgueil et l'ignorance divisent les peuples plus que l'intérêt. Sont certaines règles d'équité les intérêts se peuvent accomoder, et il y a une limite naturelle à leurs préentions, parce qu'il y a une limite à leur importance réelle. Au contraire, l'orgueil de domination est intraitable, et l'effort du socialisme est d'éliminer des choses humaines.

On voit par là combien est absurde de dire que le socialisme est une force purement critique et négative. En tout ordre de problèmes, il y fait à la fois œuvre critique et œuvre positive, acte d'opposition et acte d'organisation. Et c'est là, sans doute, la raison décisive de ses progrès. Il apparaîtra de plus en plus comme la solution unique, ou, si l'on aime mieux, comme le seul système de solutions.

La faiblesse de la démocratie radicale, c'est qu'elle n'a pas de doctrine, c'est qu'elle ne peut pas coordonner son action selon un ferme dessin, vers un but défini. A coup sûr, étant une force de démocratie, elle est une force d'avenir, et en bien des points son effort peut coïncider avec celui du socialisme. Mais il n'a rien d'assuré dans sa marche et cette coïncidence même, quand elle se produit, est toute extérieure. De là pour nous en ce moment l'impossibilité de prévoir et de définir quelle sera demain la situation politique française. Les élections dernières ont marqué certainement ce qu'en appelle « une poussée à gauche ». Le Parti socialiste a grandi ; le radicalisme démocratique s'est affirmé avec plus de netteté. On pouvait croire que les deux partis de gauche travaillaient à la réalisation de la partie commune de leur programme. On peut se demander maintenant, deux mois après les élections, s'ils ne vont pas se heurter.

Le Parti socialiste s'est-il donc rendu coupable d'intransigeance ? A-t-il émis la prétention sectaire que le parti radical aille au-delà de son propre programme ? Pas le moins du monde. Il n'a cessé de dire qu'il ne demandait aux radicaux, pour les soutenir à fond, que d'appliquer leur programme à eux. Ils ont cru un moment que la politique claire et forte voulue par le pays allait s'engager : et quand le ministère Ribot a été renversé le jour même où il s'est présenté devant la Chambre, par les votes concordants des socialistes et des radicaux, les socialistes ont salué d'acclamations confiantes la victoire de la gauche. Par malheur les radicaux ont manqué de confiance en eux-mêmes. Sur la question du retour à la loi de deux ans ils ont hésité, ils ont abandonné leurs affirmations du Congrès de Pau ; ils y ont substitué, dans la déclaration du ministère Viviani approuvée par eux, les formules les plus dilatoires et les plus décevantes. Il est vrai qu'ils ont essayé ensuite de se rassasier, et qu'ils ont envoyé siéger à la commission de l'armée des adversaires déclarés de la loi de trois ans. Mais ces problèmes immenses veulent être abordés avec résolution et avec foi. Comment la nation aura-t-elle confiance dans un système démocratique de défense nationale, si ceux-là mêmes qui ont pris l'engagement de la réaliser semblent pris de doute et voués à toutes les hésitations et à toutes les contradictions ? Les problèmes qui pressent la France sont formidables : problèmes extérieurs, problèmes intérieurs. Il faut qu'elle assure son indépendance et son intégrité contre toutes les menaces extérieures sans violer son idéal de paix, sans compromettre son développement de démocratie. Il faut qu'elle comble, dans son budget, le déficit le plus formidabil qu'elle ait jamais connu, même au lendemain de la guerre française, et cela sans accabler ses forces productives et sans renoncer aux œuvres urgentes de progrès social. Tous ces problèmes ne sont pas au-dessus des forces de la France, qui abonde en ressources d'argent, de travail et de gne. Mais il faut qu'un grand idéal, lumineux et chaud, ordonne et passionne

Anvers, 30 septembre. — (Officiel) — L'artillerie allemande a continué pendant la journée le bombardement des forts de première ligne de la partie sud de la position.

Les ouvrages ont peu souffert et continuent à disposer de leurs moyens d'action. Entre la Senne et Rethé, aucun mouvement de l'infanterie ennemie ne s'est produit.

Dans le secteur compris entre l'Ecaut et la Senne, des attaques audacieuses et violentes ont été repoussées par les Belges, qui soutenaient efficacement l'artillerie allemande.

(Communiqué officiel, 1^{er} octobre, 5 h.)

Pas de modification dans la situation d'ensemble.

Nous avons progressé cependant à notre gauche au nord de la Somme et à notre droite en Woëvre méridionale.

(Communiqué officiel, du 1^{er} octobre 23 h.)

Ce soir rien de particulier à signaler, sauf dans la région de Roye où une violente action a heureusement tourné pour nous, et dans l'Argonne où nous avons fait quelques progrès.

L'impression générale est satisfaisante.

DES « TAUBEN » À COMPIEGNE

Deux « Tauben » ont été aperçus, hier, dans la région de Compiègne, par un de nos avions qui leur a donné la poursuite et sur la frontière de l'ouest, l'intendance allemande s'était effondrée complètement et que pendant une quinzaine de jours la majorité des troupes n'avait eu comme vivres que du pain et de l'eau. Leurs souffrances ont été indicibles et un grand nombre s'est trouvé dans un tel état nerveux qu'on a dû les transporter dans des hôpitaux où beaucoup sont devenus fous.

New-York, mardi. — On attend de source privée de Berlin qu'avant la retraite sur la frontière de l'ouest, l'intendance allemande s'était effondrée complètement et que pendant une quinzaine de jours la majorité des troupes n'avait eu comme vivres que du pain et de l'eau. Leurs souffrances ont été indicibles et un grand nombre s'est trouvé dans un tel état nerveux qu'on a dû les transporter dans des hôpitaux où beaucoup sont devenus fous.

M. Von Wiegand déclare que les soldats allemands sont très impressionnés par les souffrances qu'ils ont à endurer et l'agonie des blessés qu'il est impossible de secourir.

Une quantité énorme de blessés a dû être sacrifiée par suite du manque de médecins.

Les blessés qui arrivent à Berlin déclarent que les conditions sur le front sont terribles. Ils décrivent les batailles comme les plus acharnées qui aient jamais eu lieu dans l'histoire. Ce n'est que la nuit qu'il est possible d'enlever les blessés et alors si nous faisons le moindre bruit un feu rapide commence immédiatement contre nous.

Quatre corps bavarois et saxons renforcent les troupes autrichiennes pour tenter d'empêcher les Russes d'envahir la Silésie.

Les forces austro-allemandes sont placées sous le commandement du général Hindenburg, rappelé de la Prusse orientale.

(Communiqué officiel, du 29 septembre :

POURQUOI ILS SE CRAMPONNENT A LEURS RETRANCHEMENTS

On lit dans le Times du 29 septembre :

Les raisons pour lesquelles les Allemands cherchent à se cramponner à leurs retranchements sont évidentes. Ils ont un long chemin à faire pour qu'à un prix élevé et peut-être désastreux. Mais un motif bien plus puissant est que s'ils commencent à rétrograder, la France sera bientôt débarrassée des troupes allemandes et que la vérité sur leur grand échec ne pourra pas être cachée plus longtemps au public allemand.

Chaque nation la presse qu'elle mérite. L'Allemagne s'est contente longtemps d'une propagande de la guerre et il en résulte qu'à l'heure de son amère humiliante, quand ses rêves de conquête mondiale se sont évaporés pour toujours, le gouvernement allemand a trompé le peuple, par l'intermédiaire des journaux obséquieux. Il ne saurait le faire continuellement et quand l'Allemagne se réveillera et constatera que Paris et la France sont hors de son atteinte, l'heure du châtiment sonnera. Ce réveil aura lieu très prochainement.

LA BAIONNETTE ET L'EAU

Un des plus brillants faits d'armes de la guerre a été la sortie de Verdun dont il a déjà été fait mention dans les communiqués officiels. Plusieurs centaines de blessés français qui ont été envoyés dans une ville du voisinage sont arrivés couverts de boue de la tête aux pieds.

L'attaque, dit l'un d'eux, fut extrêmement violente. Nos soldats chargèrent à la baionnette d'une telle manière que l'ennemi fut immédiatement déconcerté ; le temps était étrangement mauvais ; nous combattions sous l'averse qui durait déjà depuis plusieurs jours.

Le tout, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles n'ont jamais pu être retirées depuis.

Le résultat, nous avions ouvert les réservoirs de la ville et l'ennemi était littéralement noyé. Nous combattions et nous combattons dans un véritable marais, ainsi que nos vêtements le prouvent. Pour les hommes cela n'avait pas trop d'importance, mais pour la fameuse artillerie lourde des Allemands, c'était une autre affaire. Nous avons beaucoup de pièces destinées à la marine allemande qui étaient si profondément enfoncées dans la boue qu'elles

L'action socialiste pour la paix

[Première partie publiée le 1er octobre 1914]

Il y a trois ans, dans la série des conférences que j'ai faites dans l'Amérique latine, j'ai beaucoup insisté sur la nécessité du maintien de la paix pour le développement des intérêts américains. L'Europe venait d'être secouée par la crise d'Agadir, et l'expédition de l'Italie en Tripolitaine faisait prévoir de nouveaux troubles et de nouveaux ébranlements. Je me permettais de dire à mes auditeurs, avec cette pleine liberté qu'encourageait leur courtoisie : « Plus que d'autres, vos pays qui sont des pays neufs, ont besoin de la paix. Ils ne peuvent vivre et grandir que par un perpétuel afflux de travailleurs venus du dehors, et il faut que ces travailleurs puissent coopérer tranquillement dans les vastes domaines ou sur les chantiers, sans que le contrecoup de rivalités nationales exaspérées les mettent aux prises. Voyez quel a été l'effet immédiat de la guerre tripolitaine : ouvriers italiens et ouvriers turcs se sont pris de querelle sur les chantiers. Autant que de main-d'œuvre étrangère, les pays nouveaux ont besoin pour s'outiller, pour mettre en valeurs d'immenses territoires de capitaux étrangers. Si la guerre éclate en Europe, ou même si l'état de tension se prolonge, le crédit se resserrera nécessairement. Les banques auront besoin de toutes leurs réserves pour parer aux difficultés des jours de crise, aux paniques, aux demandes de remboursement, et toutes vos entreprises qui reposent sur le crédit fléchiront. » Et je me permettais de dire, en conclusion, que les États de l'Amérique latine devraient, mettant un terme à des rivalités secondaires, s'unir pour faire entendre à l'Europe, d'une même voix, un ardent appel en faveur de la paix.

J'aurais pu ajouter (mais c'eût été sans doute passer les bornes de la discréption) que dans une grande partie de l'Amérique latine les entreprises d'avenir se compliquaient d'une fièvre de spéculation et qu'un brusque arrêt ou même un ralentissement sensible des concours extérieurs pouvait amener des catastrophes. Partout, à la campagne comme à la ville, les prix des terrains étaient poussés furieusement. La valeur des immeubles montait. Le produit futur des terres dont des chemins de fer projetés ou espérés accroîtraient la plus-value qui était escomptée. Que le courant des capitaux s'arrêtât, c'était la dépréciation, c'était la crise, non pas certes une crise durable, mais une crise profonde. L'activité reprendrait nécessairement, car il y a dans ces pays de merveilleuses ressources encore inexploitées et peu exploitées, et l'Amérique latine peut vivre en quelque mesure sur l'avenir, car l'avenir ne lui manquera pas, mais les périodes de dépression pouvaient être dures à traverser. La guerre des Balkans a eu en effet pour la République Argentine de cruelles conséquences. Et maintenant les pays latins de là-bas savent par une expérience directe de quel prix est pour eux le maintien de la paix européenne et combien leur prospérité dépend de la marche normale des affaires du monde.

Plusieurs des hommes d'État de ce pays me disaient alors : Vous avez raison, mais vous êtes trop ambitieux pour nous. Nous ne sommes pas assez grands, nous n'avons pas assez d'autorité pour donner des conseils à l'Europe : elle se moquerait de nous. Et moi, je leur répondais : « Non, certes, elle ne serirait pas d'une parole de paix venue de vous. Dans l'état présent du monde, qui est trouble et mêlé, les forces de guerre et les forces de paix sont en balance, il peut suffire d'un appoint léger pour faire pencher en effet la balance dans le sens de la paix. »

Aussi bien la démarche commune de l'Argentine, du Brésil et du Chili intervenant pour essayer de pacifier le Mexique et d'en écarter l'intervention armée des États-Unis vient de prouver ce que pourraient par l'union sincère les États de l'Amérique latine. Quels que soient les résultats positifs de cette médiation, elle a certainement accru l'autorité morale des trois États latins, et peut-être ne me dirait-on plus aujourd'hui, à Buenos Ayres, que l'Amérique latine s'exposerait aux railleries de l'Europe si elle s'avisa de lui donner des conseils de paix. L'Europe d'ailleurs commence à comprendre qu'à raison même de l'enchevêtement croissant des intérêts, les crises elles-mêmes se compliquent. C'est ainsi que l'Europe vient de pâtir du contrecoup de la crise

économique et financière que ses propres agitations ont déterminée ou aggravée dans les États de l'Amérique latine.

La guerre des Balkans a agi sur l'Europe par des effets directs et aussi par le choc en retour des effets qu'elle a produits en Amérique.

Le monde est donc préparé, sous les dures leçons de l'expérience, à entendre des conseils de sagesse. Et le Parti socialiste recueille de plus en plus dans tous les pays le bénéfice de son action persévérande en faveur de la paix. C'est là à coup sûr une des raisons de la victoire remportée aux élections d'avril et de mai par le socialisme français qui a conquis quatre cent mille suffrages nouveaux et porté de 70 à 101 le nombre de ses représentants à la Chambre.

Ce qui rend cette action socialiste pour la paix émouvante et prenante, c'est qu'elle met en jeu toutes les forces de la nature humaine, depuis l'instinct élémentaire de conservation en ce qu'il a de légitime et nécessaire jusqu'au plus sublime idéalisme. Certes, les socialistes ont beau jeu à démontrer les horreurs de la guerre moderne, à évoquer des champs balkaniques les meurtres et le typhus qui firent plus que décimer les masses armées. Ils ont beau jeu à prévoir les conséquences horribles qu'aurait une grande guerre européenne mettant aux prises des millions d'hommes et déchaînant des puissances de destruction dont on peut en quelques mesures calculer les effets, les puissances d'infection dont les effets sont incalculables. Ils ont beau jeu aussi à dénoncer les charges croissantes de la préparation à la guerre, l'accablement des impôts, la crise périodique des budgets qu'on ne peut équilibrer qu'en pressurant tous les jours davantage le travail et en aggravant la cherté de la vie. Et en ce sens on peut dire qu'ils font appel à l'égoïsme, mais à cet égoïsme qui est pour les sociétés comme pour les individus, la sauvegarde même de la vie. Aussi bien les catastrophes que provoquerait aujourd'hui la guerre universelle sont si vastes qu'il est impossible que l'individu ne s'oublie pas lui-même à les méditer. Elles menaceraient si terriblement toute civilisation que l'égoïste même ne peut pas mettre que de l'égoïsme dans l'appréhension qu'il en a. Ce n'est pas pour eux surtout que les individus s'effraient, mais pour la race humaine dont ils ne sont plus, dans le grand frisson des horreurs pressenties, qu'une infime parcelle. Parmi ceux qui protestent le plus contre la criminelle absurdité de la guerre, contre l'épouvante des destructions organisées, il en est bien peu qui ne consentiraient pas à leur propre disparition s'ils pouvaient par là sauver les peuples de cette épreuve. Contre la mort systématisée, le socialisme fait appel, non seulement à l'instinct de la vie, mais à l'idéal d'une vie supérieure. Il s'émeut et il émeut les âmes à l'idée du magnifique triomphe que l'homme remporterait sur lui-même, sur la part de bestialité qui subsiste en lui s'il parvenait à régler sans effusion de sang et sans violence les conflits des intérêts et des passions. Ce serait la victoire de la raison. Ce serait vraiment l'avènement de l'humanité, et toutes les forces bouillonnantes de l'énergie humaine pourraient s'employer aux conquêtes supérieures de la science, de la justice, de la moralité, à un perpétuel effort de culture. Par là, la protestation du socialisme contre la guerre a quelque chose de religieux : elle se rattache aux plus hautes espérances d'avenir fraternel qu'a formées la race humaine et qu'elle a souvent prolongées au-delà même de la vie. Et lorsque les chrétiens de Bâle ont ouvert leur vieille et illustre cathédrale au Congrès international des socialistes réunis pour affirmer leur commune volonté de paix, lorsqu'ils ont permis que nos rouges drapeaux viennent combler le chœur et illuminer les voûtes, ils ont montré qu'ils comprenaient quel haut idéalisme se mêle à la protestation du socialisme contre la guerre. Et quand nos adversaires croient saisir une contradiction entre nos appels à la paix entre les peuples et nos appels à la lutte sociale, ils se méprennent à fond sur notre pensée. Ce n'est pas nous qui instituons la lutte des classes. Elle résulte de la structure actuelle des sociétés ; et elle ne prendra fin que lorsque la société elle-même sera transformée. C'est en vue de cette transformation nécessaire que nous systématisons la lutte. Mais nous voulons en même temps l'humaniser. Nous voulons que par l'action ordonnée de groupements ouvriers toujours plus vastes et par la conquête graduelle du pouvoir politique démocratiquement organisé, les travailleurs soient dispensés de la violence. Et une des choses que nous détestons le plus dans la guerre de nation à nation, c'est qu'elle contient en elle une puissance de sauvagerie qui, par une inévitable contagion, se communiquerait à la lutte sociale. Dans la paix affirmée, garantie, la

révolution sociale même s'accomplirait par des moyens et sous des formes dont l'humanité n'aurait pas à rougir. C'est le sentiment croissant qu'ont les masses de ces vérités et de la liaison de ces vérités qui les amène peu à peu au socialisme.

Mais elles savent aussi (et c'est par là encore que s'explique le succès du Parti socialiste français aux élections récentes) que ce souci de la paix n'exclut en rien, ne diminue en rien, dans le socialisme, le souci de l'indépendance nationale. Et ce n'est pas, si je puis dire, un souci théorique, s'exprimant en formules générales et inefficaces, c'est un souci très positif, très précis et vraiment organique. On peut presque dire que ce qui caractérise la période actuelle en France, c'est l'intérêt que portent le prolétariat, le socialisme, à l'organisation de la Défense nationale. C'était un mouvement inévitable, car il est impossible qu'un grand parti demande à une nation de transformer ses institutions sociales s'il ne l'invite pas en même temps à assurer son indépendance contre toute intervention extérieure, contre toute violence ou toute menace du dehors. À mesure donc que le Parti socialiste grandit, il est amené à préciser ses vues sur l'institution militaire, à proposer la forme d'armée qui lui paraît le mieux convenir à une démocratie moderne en quête de justice sociale dans une Europe encore livrée à tous les hasards. La loi de trois ans a eu ce curieux effet d'accélérer dans le Parti socialiste, dans la classe ouvrière, l'étude des problèmes militaires. Le Parti a compris qu'il ne lui suffirait pas de critiquer, mais qu'il devait encore donner à la nation des garanties supérieures de sécurité. De là, la nécessité d'analyser les termes du problème, de préciser quel était aujourd'hui le rôle des forces de caserne, le rôle des réserves, quel devrait être ce rôle demain. Le prolétariat trouvait à cette recherche un plaisir de critique. Il pouvait juger avec bon sens, avec la connaissance directe qu'a maintenant de la vie militaire tout citoyen-soldat. Il ne s'étonnait pas de constater l'esprit de routine et de débilité qui envahit les grands organismes d'une nation quand ils ne se renouvellent pas aux forces vives de la pensée nouvelle, de l'idéal nouveau. Et il trouvait en même temps un plaisir intellectuel très vif à modeler l'idée de l'institution militaire et la Défense nationale sur les conditions mêmes de la vie moderne. Le jour où les états-majors transformés se rendront compte de cet état d'esprit nouveau et se prêteront en toute sincérité à l'organisation de la nation armée, ils seront soutenus par des énergies innombrables.

[Seconde partie publiée le 2 octobre 1914]

De même que le Parti socialiste apporte un plan précis d'organisation militaire, il apporte un plan précis de conduite diplomatique et, si je puis dire, d'organisation de la paix. Affirmer la volonté de paix ne servirait à rien, si l'on ne savait sur quelles bases cette paix doit reposer. Parler de l'arbitrage international pour tous les conflits serait vain si on ne savait pas de quels principes de droit doivent s'inspirer les arbitres. Ce serait le hasard et l'arbitraire des décisions : c'est-à-dire une autre forme de la violence. Et les formes de violences les plus brutales ne tarderaient pas à renaître de ce désordre juridique. Dans le jugement qu'ils portent sur les événements, dans la conduite qu'ils conseillent, les socialistes s'inspirent d'une triple pensée. D'abord, ils veulent que les fractions de peuples qui ont subi les violences de la conquête soient dotées de garanties de liberté, d'institutions d'autonomie qui leur permettent de se développer, de penser, d'agir, selon leur propre génie, sans qu'il soit besoin de remanier ou de briser par la force les cadres créés par la force. Ils n'admettent pas que par la suite des années, si longue soit-elle, le droit des peuples puisse être prescrit ; mais ils pensent que les moyens de revendiquer et de réaliser ce droit peuvent varier avec les conditions mêmes de la civilisation et l'état politique du monde. La démocratie est une grande force nouvelle, qui fournit même aux problèmes nationaux des solutions nouvelles. Certes, les Irlandais opprimés, expropriés, affamés par l'aristocratique Angleterre, ont eu plus d'une fois recours à la violence ; ils ont multiplié « les attentats » ; mais enfin, à mesure que grandit la démocratie anglaise, l'Irlande n'a pas besoin pour se libérer de recourir à ce soulèvement national et de se constituer en un État politiquement séparé. Il lui a suffi, pour obtenir enfin le *Home Rule*, d'exercer une action continue au Parlement anglais. Que la démocratie se développe en Russie, et les libertés finlandaises seront rétablies ; la Finlande, retrouvant sa pleine autonomie dans la grande liberté commune, ne demandera pas mieux que

de rester associée à l'immense vie du peuple russe devenu un peuple libre. Que l'entièvre démocratie se réalise en Russie, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, le problème de Pologne, le problème Sleswig et de l'Alsace-Lorraine, le problème de la Bosnie-Herzégovine et de la Croatie sont résolus sans que les peuples aient été jetés les uns sur les autres, sans qu'appel ait été fait au glaive. La direction de l'effort socialiste, dans le monde entier, est très nette. On peut dire avec certitude que là est la solution des difficiles problèmes qui pèsent sur l'Europe, et qu'elle n'est que là. Les plus « nationalistes » des Français, les plus chauvins, le reconnaissent puisqu'ils proclament qu'ils ne veulent en aucun cas prendre l'initiative de la guerre, qu'ils ne méditent aucune « revanche », et que c'est uniquement dans une pensée défensive qu'ils ont demandé la loi de trois ans. Mais quoi ! S'il ne dépend que d'eux, si l'Allemagne ne prend pas l'initiative d'une agression, les années passeront, les générations et les siècles passeront sans que le problème de l'Alsace-Lorraine soit posé. Ce serait donc l'abandon éternel s'il n'y avait pas d'autre solution que la force. Le progrès de la démocratie et du socialisme ouvre seul une issue.

Notre deuxième principe, notre deuxième règle, c'est que l'Europe peut et doit poursuivre son expansion économique à travers le monde sans porter atteinte à l'indépendance des États, sans violenter les populations. La sagesse le commande comme l'équité. Partager la Turquie, ce ne sera pas seulement commettre un attentat ; ce sera mettre aux prises dans toute l'étendue de l'Asie-Mineure, les rivalités aiguës des gouvernements européens. Démembrer ou essayer de démembrer la Chine, ce ne sera pas seulement commettre un crime, arrêter la formation d'un grand organisme qui cherche à s'adapter aux conditions de vie du monde moderne ; ce sera ouvrir un formidable conflit entre les diverses ambitions européennes. À coup sûr le procédé le plus commode en apparence, pour les appétits impatients, c'est de dépecer, c'est de conquérir, d'asservir. Il est ou du moins il paraît plus malaisé de s'astreindre à une longue et lente pénétration économique, et de développer avec tous les peuples des relations d'affaires sans les brutaliser, sans les offenser. Mais si cette tâche est plus difficile, elle est plus haute et plus féconde. Peut-être la prudence se mettra-t-elle ici du côté de la justice. Il semble, à plus d'un symptôme, que les gouvernements les plus mégalomanes s'effraient du péril d'une trop vaste expansion de puissance. Étendre dans le monde entier sa domination, annexer des territoires, instituer des protectorats, définir des sphères d'influence si strictement closes qu'elles ressemblent à une occupation de conquête, c'est, pour un peuple, multiplier sa surface vénérable.

Le mieux est, et c'est la troisième règle proposée par les socialistes, de négocier une entente des peuples européens pour une libre association des efforts industriels, commerciaux et financiers qui tendent à un meilleur aménagement de la planète. Pas de protection exclusive, pas de monopole : mais une coopération où chaque groupement national aura une part d'influence proportionnée à son effort réel, à la somme de capitaux, à la somme de travail qu'il est décidé à engager dans l'entreprise. Il pourra y avoir, sur tel ou tel point particulier, difficulté d'appliquer cette règle, mais c'est là précisément qu'interviendra l'arbitrage, dirigé par un principe. Et dans l'ensemble il sera aisément de concilier toutes les prétentions et de donner libre jeu à toutes les forces réelles et sincères de la production.

De même que la démocratie, le capitalisme a besoin des ressources de souplesse, des facilités de combinaison qui rendent possible et même aisée la solution de bien des problèmes. Au fond, l'orgueil et l'ignorance divisent les peuples plus que l'intérêt. Sous certaines règles d'équité les intérêts se peuvent accommoder, et il y a une limite naturelle à leurs prétentions, parce qu'il y a une limite à leur importance réelle. Au contraire, l'orgueil de domination est intraitable, et l'effort du socialisme est de l'éliminer des choses humaines.

On voit par là combien est absurde de dire que le socialisme est une force purement critique et négative. En tout ordre de problèmes, il y fait à la fois œuvre critique et œuvre positive, acte d'opposition et acte d'organisation. Et c'est, là, sans doute, la raison décisive de ses progrès. Il apparaîtra de plus en plus comme la solution unique, ou, si l'on aime mieux, comme le seul système de solutions.

La faiblesse de la démocratie radicale, c'est qu'elle n'a pas de doctrine, c'est qu'elle ne peut pas coordonner son action selon un ferme dessein, vers un but défini. À coup sûr, étant une force de

démocratie, elle est une force d'avenir, et en bien des points son effort peut coïncider avec celui du socialisme. Mais il n'y a rien d'assuré dans sa marche et cette coïncidence même, quand elle se produit, est toute extérieure. De là pour nous en ce moment l'impossibilité de prévoir et de définir quelle sera demain la situation politique française. Les élections dernières ont marqué certainement ce qu'on appelle « une poussée à gauche ». Le Parti socialiste a grandi ; le radicalisme démocratique s'est affirmé avec plus de netteté. On pouvait croire que les deux partis de gauche travailleraient à la réalisation de la partie commune de leur programme. On peut se demander maintenant, deux mois après les élections, s'ils ne vont pas se heurter.

Le Parti socialiste s'est-il donc rendu coupable d'intransigeance ? A-t-il émis la prétention sectaire que le parti radical aille au-delà de son propre programme ? Pas le moins du monde. Il n'a cessé de dire qu'il ne demandait aux radicaux, pour les soutenir à fond, que d'appliquer leur programme à eux. Ils ont cru un moment que la politique claire et forte voulue par le pays allait s'engager : et quand le ministère Ribot¹ a été renversé le jour même où il s'est présenté devant la Chambre, par les votes concordants des socialistes et des radicaux, les socialistes ont salué d'acclamations confiantes la victoire de la gauche. Par malheur les radicaux ont manqué de confiance en eux-mêmes. Sur la question du retour à la loi de deux ans ils ont biaisé, ils ont abandonné leurs affirmations du Congrès de Pau ; ils y ont substitué, dans la déclaration du ministère Viviani approuvée par eux, les formules les plus dilatoires et les plus décevantes. Il est vrai qu'ils ont essayé ensuite de se ressaisir, et qu'ils ont envoyé siéger à la commission de l'armée des adversaires déclarés de la loi de trois ans⁴. Mais ces problèmes immenses veulent être abordés avec résolution et avec foi. Comment la nation aura-t-elle confiance dans un système démocratique de défense nationale, si ceux-là mêmes qui ont pris l'engagement de le réaliser semblent pris de doute et voués à toutes les hésitations et à toutes les contradictions ? Les problèmes qui pressent la France sont formidables : problèmes extérieurs, problèmes intérieurs. Il faut qu'elle assure son indépendance et son intégrité contre toutes les menaces extérieures sans voiler son idéal de paix, sans compromettre son développement de démocratie. Il faut qu'elle comble, dans son budget, le déficit le plus formidable qu'elle ait jamais connu⁵, même au lendemain de la guerre franco-allemande, et cela sans accabler ses forces productives et sans renoncer aux œuvres urgentes de progrès social. Tous ces problèmes ne sont pas au-dessus des forces de la France, qui abonde en ressources d'argent, de travail et de génie. Mais il faut qu'un grand idéal, lumineux et chaud, ordonne et passionne ces énergies, les hausse au-dessus des difficultés passagères. Ce qui fait la force du socialisme, en France comme dans le monde entier, c'est que son action est dirigée et animée par un idéal. Il est appelé à devenir de plus en plus le centre vivant de la démocratie française dont l'influence morale sur l'Europe sera par là fortifiée, au grand profit de la paix.